

ELI, ELI

W. L. Tochman

ELI, ELI

Traduit du polonais par Kamil Barbarski

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Copyright © Susan Sontag, 2003. All rights reserved
Pour la citation de *Regarding the pain of others*

First published by Czarne, Poland
© by W. L. Tochman 2013. All rights reserved

© 2017, Les Éditions Noir sur Blanc, pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-505-7

1

Vivant, chaud, moite, odorant, voici le corps flétri d'une femme inconnue. On n'aurait pas envie de le toucher. La peau toute boursoufflée nous oblige à reculer. Mais pas à détourner le regard. Parce que ce corps envahi de pustules attire l'attention. On en est curieux. La maladie a enlevé à cette chair les signes apparents du genre, de l'âge, de la race, de la beauté, elle a ôté le sourire, le regard, toute expression, la gaieté, les désirs, son pouvoir. La malade – on peut déterminer son sexe grâce à sa longue robe – n'a plus la force de rester debout dans une mer pourtant peu profonde. Elle est sans doute fatiguée, ou peut-être apeurée, elle a besoin d'un soutien. Et elle l'obtient, de la part de celle qui se tient à sa droite.

Voilà deux femmes dans les cercles de l'onde, dans une relation intime et chaleureuse. Si nous nous trouvions à côté d'elles, peut-être qu'en plus de la curiosité, nous ressentirions un malaise, le reflet de leur honte.

Grâce au photographe, nous pouvons les épier impunément. Nous voyons les nuages sombres et lointains, la couleur gris-bleu de la mer. Qui sont ces femmes? Que se passe-t-il entre elles? Observons-nous un bain rituel? La purification d'un mal? Un baptême qui serait un commencement et une promesse?

La photographie dévoile peu, mais nous oblige à poser des questions. Y a-t-il des gens autour ? Et si oui, qui sont-ils ? Quelle est cette contrée ? Quel est le contexte ?

*

La vue de stigmates ne choque plus. Le monde des riches a déjà observé en direct et durant des décennies diverses sortes d'anormaux, de bizarres, de différents. Quand on a enfin compris que les expositions coloniales étaient un viol de la dignité humaine, on a remplacé les bancroches et les bossus par leurs images. On les a affichées dans les plus prestigieuses galeries d'art moderne. Aujourd'hui, ça n'épate plus personne : la vue d'une infirmité ou d'une maladie, serait-elle rare, éveille tout au plus du dégoût, sinon simplement de l'ennui. La maladie nous bouleverse encore un peu lorsque les proches négligent le souffrant, lorsqu'ils l'abandonnent impuissant face à la mort. Le cliché que nous contemplons ici n'éveille pas le soupçon de l'abandon. Pourtant, il met fin à notre tranquillité. On a envie de regarder ces deux femmes dans la mer, on a envie d'en apprendre davantage à leur propos.

*

Sur ce tableau chaleureux aux couleurs d'acier et d'argent, il y a une mère et sa fille. Nous connaissons la nature de leur relation grâce à l'annotation jointe. Les vaguelettes chuchotent doucement. Nous ne voyons pas le sens de la marée. Il n'y a ni mouvement, ni temps, ni passé, ni futur, aucun tic-tac, aucun bruit. Le silence. Et cette solitude que les malades connaissent.

Rien qu'elles deux. Seules, ensemble. Pour elles-mêmes. Sans autres femmes, sans hommes. Une union symbiotique. Comme si la fille n'avait jamais vraiment quitté la mère. Mise au monde, mais pas complètement. L'une a toujours besoin de l'autre, l'une respire grâce à l'autre, l'une est nourrie par l'autre, elles se donnent mutuellement confiance, valeur et existence. Quand l'une partira, le néant emportera également la seconde.

On pourrait aussi regarder ce tableau autrement, laisser libre cours à notre imagination : la mère semble plus près

du bord, la fille la conduit dans les eaux profondes. Avec reconnaissance, sans hâte, sans peur ni douleur, sans chemin de retour, dans une fusion définitive et éternelle. Les flots dont l'humain est sorti étaient sûrs. Qu'elle y retourne donc en sûreté.

Le reportage ne supporte pas la fantaisie.

Les femmes de la photo ont-elles donné leur accord pour qu'on observe leur intimité?

Comment les voir sans être voyeur? Comment échapper à la perversion du regard impuni?

2

Il n'y a pas de joie dans les yeux de l'enfant qui nous regarde. Son visage se trouve derrière une grille, derrière des barreaux blancs, l'étagère d'un vieux frigo apporté d'un junk shop. Ces yeux sont humides, méfiants, immobiles. C'est Pia. Elle a trois ans, des ulcérations sur la peau, elle ne parle pas, bouge mal et sourit rarement. Elle reste dans le trou sombre qui lui sert de maison : une sorte d'armoire puante de moins de deux mètres de haut, assemblée avec des cartons et des torchons. Le jeune frère de la fillette, à droite sur la photo, ne sourit pas du tout. Il s'appelle Buboy. Il grimace et se gratte. Il tousse. La main de la grand-mère veille, toute proche. En fait, il s'agit plus probablement de l'arrière-grand-mère. Elle a presque quatre-vingts ans ; or, la mère de ces petits en a vingt. Il nous manque les informations sur une génération au moins. Mais aucun de nous ne s'enquiert de ce genre de détail, personne ne va s'en encombrer l'esprit. Ce sont des enfants abandonnés, nous explique notre guide. La mère est toxicomane, on ne sait pas où elle se trouve, ni même si elle est en vie. Le père est en prison. Il ne reste que la grand-mère qui ne possède rien et ne dit presque rien. Elle n'en a probablement plus pour longtemps. Une triste affaire, une vision bien triste.

Nous sommes venus photographier la misère au sein d'un groupe assez conséquent. Nous sommes arrivés de Madrid,

de Paris, de Francfort, de Varsovie, de Londres, de Moscou, de Tel Aviv, de Sydney, de Toronto et de New York. Pour simplifier, on pourrait dire: de l'Occident lointain. Nous avons pris nos quartiers dans la rue Adriatico, pleine de Blancs, nous avons abandonné nos sacs à dos à l'auberge Friendly's. À la réception, nous avons lu l'annonce destinée aux explorateurs nés sous le signe du *Lonely Planet*: « True Manila! Le véritable visage de Manille! Découvrez la ville inaccessible aux touristes! Free of charge! RDV à dix-sept heures à l'auberge d'à côté, le Where2Next. »

L'organisateur de la visite est un certain Edwin N., un gars de près de quarante ans, un habitant de la rue Onyx.

*

Le récit d'Edwin N.:

... j'avais neuf ans et un programme immuable pour mes journées. Aux environs de midi, je ramassais les ordures, du plastique et du junk durant une heure, à treize heures, j'allais à l'école, puis à dix-sept heures je prenais chez le grossiste un paquet d'exemplaires du journal du soir, le *Red Light District*, alors je dormais un peu, la tête posée sur la liasse, mais il fallait rapidement y aller, courir jusqu'à cinq heures du matin le long du highway pollué pour vendre ces journaux; à six heures, c'était le journal du matin, le highway jusqu'à neuf heures, deux heures de sommeil enfin, le réveil, les ordures, le plastique, la ferraille, l'école...

... les white people ne viennent jamais dans notre rue, qui aurait osé, un jour, je regarde, il y en a deux qui s'amènent, un gars et une nana, perdus, l'air vraiment intéressant, j'arrivais pas à me rassasier de la vue de leurs peaux blanches, je leur ai crié « Hey Joe! », c'est tout ce que je savais dire en anglais, ils m'ont pris en photo, m'ont souri et ont continué leur chemin, je ne leur donnerai pas cette photo, gratuitement comme ça, je me suis dit, alors je leur ai couru derrière, ils n'habitaient pas loin, c'étaient des missionnaires chrétiens ou quelque chose comme ça, je ne sais plus, plein de gens avec Jésus à la bouche s'affairent dans les environs, ils offrent une sucette à un gamin et ils veulent tout de suite son âme, ceux-là n'en voulaient pas, alors on est devenus amis, ils m'ont invité chez Wendy's

pour manger un burger, ils m'ont montré un cinéma, un film américain, alors je leur ai montré la vraie Manille, puis ils sont partis, non sans m'avoir auparavant laissé du papier et des stamps, ils m'ont ordonné de leur écrire, en anglais, puis ils sont revenus, ils m'ont offert une guitare et ils m'apprenaient à jouer, ils possédaient une jolie maison par ici, pleine de livres, ils m'ont encore pris en photo, les seules que je possède de mon enfance, puis ils sont partis encore, m'ont envoyé des dollars, ne voulaient rien en échange, aucun Notre Père à réciter, j'étudiais, mon père me battait tous les jours, fort et sur la gueule, j'ai donc décidé de me sauver, j'avais treize ans quand je me suis enfui de chez moi, je ne récupérais plus mes lettres, le contact avec les missionnaires s'est rompu...

... j'avais dix-neuf ans, je terminais le lycée, il fallait bien manger, je vendais des cigarettes sur le highway, ma mère vendait des fringues d'occasion et m'aidait, je l'aidais aussi, c'était suivant les jours, selon qui avait marchandé le mieux, j'étudiais la criminologie à l'université, je devais devenir policier, j'ai sept sœurs et il fallait les protéger, mais je n'étais pas fait pour ça, je suis trop nerveux, d'ailleurs, un policeman n'aurait pas de vie par ici, j'avais toujours peur de mon père, alors je n'interrompais surtout pas mes études, je travaillais dans un video-shop, je faisais le ménage dans un cinéma après les séances, une occupation horrible, je lavais les sols et les chiottes au Robinson, hard job, trois personnes pour nettoyer un immense centre commercial, on ne nous a pas payés, l'employeur s'est enfui, que faire, j'ai vendu des burgers chez Wendy's, de quatre heures du matin à dix heures in the evening, le travail et les études, en boucle durant quelques années, j'étudiais aussi la guitare classique dans une école de musique, on avait un band à la fac, comment trouver le temps et la force pour tout ça, j'ai eu vingt-six ans, j'ai fini mes études, je me suis marié, on a deux enfants, ma fille se prénomme Jessica, en souvenir de la missionnaire américaine, et mon fils Timmi, comme un acteur de soap opera connu...

... j'ai enfin ouvert mon propre video-shop, le Titanic, où mon ivrogne de père venait vomir chaque jour sur le seuil, alors, après une année, le Titanic a coulé, il y a eu d'autres entreprises qui coulaient les unes après les autres, personne ne nous a jamais appris à faire du business, rien ne fonctionne

sur Onyx, no success, tu contractes des dettes et tu sombres dans l'abîme, I was happy, j'ai joué dans un film, ça n'a pas été facile, j'ai joué un chef de gang, on me tuait, puis j'ai souri dans une publicité pour du café, tout le monde m'appelait Double Espresso après ça, puis j'ai fini par atterrir chez Friendly's, rue Adriatico, pleine d'étrangers, ils arrivaient, ils repartaient, ils laissaient des confitures et des fromages entamés dans leurs frigos, on arrivait à se nourrir avec ça, quelqu'un m'a demandé où j'habitais, je me suis dit que les white people m'avaient aidé un jour, alors j'allais les aider aujourd'hui...

... j'allais leur montrer ma vraie city, free of charge, ça n'aurait pas été correct de prendre du cash pour leur montrer la misère...

... avant d'y aller, nous empaquetons toujours de la nourriture préparée à l'avance dans des sacs plastique, un peu de riz et une boîte de sardines, aucun des white people ne paye pour ça, nous traversons les bidonvilles et nous la distribuons, chacun a plusieurs sacs, chacun doit se pencher sur le nécessaire, le regarder droit dans les yeux et lui en donner un, c'est comme ça qu'on enseigne aux étrangers que les Philippines, ce ne sont pas seulement les îlands vertes et un océan turquoise, que nous avons aussi un autre monde par ici, un monde sombre et puant, certains deviennent raides d'embarras, ils donnent à manger à un pauvre pour la première fois de leur vie, sans un mot, bien que nous parlions anglais chez nous usually, certains n'ont pas de langage commun avec le pauvre, d'autres pleurent, d'autres encore organisent le concours de la plus belle photo, et certains disent de telles choses à notre sujet que j'aurais honte de les répéter...

... quand on a fini, je prends ma casquette et je demande à votre bon cœur, grâce à quoi, in the evening à l'auberge, on partage un dîner, et ce qui reste, on le divise en deux, une partie pour l'éducation des enfants de l'Onyx et l'autre pour la nourriture de la visite suivante, on achète du riz et des sardines, peut-être encore d'autres choses, il y a eu le premier groupe, puis le deuxième, le douzième, il y a eu un photographe de Poland, il se prénomait Gregory, il m'a dit d'appeler ces excursions True Manila, c'est ce que j'ai fait, il y a eu le vingtième groupe, le trentième, le soixantième, nous avons un profil Facebook, j'aime faire ça, j'aime montrer notre

misère aux Blancs, j'aime les grandes femmes blanches, les white people me font confiance, ils me suivent jusqu'ici, ils ont tort, je pourrais être un bandit, j'habite sur Onyx, après tout, ou alors, je pourrais être un détrousseur, file le fric et fuck off, mais, par chance, je suis OK, je suis un enfant de l'Onyx, pas un assassin, pas un voleur ni un terroriste, nous sommes de banals loqueteux, nous naissons ici très nombreux, nous ramassons de la ferraille pour avoir du riz, nous mourrons jeunes, observez et photographiez notre vie sans crainte, sans états d'âme, notre Onyx vous appartient!

*

Cela, bien entendu, Edwin N. ne le dit pas à tous les visiteurs occidentaux. Qui supporterait autant de détails? Qui leur consacrerait autant d'attention? True Manila consiste plutôt à regarder. Clic! Clic! Edwin nous offre quelques sacs de riz et nous plongeons entre les pauvres.

S'il vous plaît – penché sur un squelette d'un genre indéterminé et respirant à peine, un Français pense encore que toute la planète est francophone.

Tome! – penchée au-dessus d'un homme aux cheveux longs, une touriste de Madrid croit que cent ans après le départ des Espagnols, ses mots y sont encore compréhensibles.

Bitte schön! – l'Allemand, franchement, il exagère.

Here you are – l'Anglais est dans une position confortable, parce que plus personne ne se demande pourquoi le monde entier communique dans sa langue.

Regarde-moi ces petits singes, dit un blond à un autre blond, ils attendent leur nourriture.

Pia et Buboy, immobiles, sont assis sur une caisse devant leur maison-placard. Dans la caisse, il y a quatre poules, c'est leur unique source de revenus: on peut acheter du riz avec un œuf. Quelqu'un sort une banane: après tout, les petits singes aiment les bananes. Leur grand-mère épluche le fruit, le partage en deux et l'offre aux enfants. Nous savons déjà que le père et la mère ne sont plus là. Personne n'en demande davantage. Et personne ne remarque que, soudain, les yeux de la fillette deviennent ronds. De plus en plus ronds. Chacun se concentre sur son appareil, sur son iPhone. Chacun veut capter

les derniers rayons de la journée. La grand-mère est aveugle, nous sommes aveugles, seul Edwin voit ce qui se passe: il se saisit brusquement de la fillette et la retourne, la tête en bas. Pia étouffe. Elle recrache toute sa moitié de banane dans la paume d'Edwin. Elle sait avaler, mais ne sait pas mâcher. Qui l'aurait cru?

On continue!

On marche sur une large route, protégés devant et derrière. Aucun blanchâtre solitaire ne passerait impunément par ici. Il vaut mieux faire gaffe. Edwin ouvre le cortège, un de ses amis surveille les arrières pour que personne ne se perde dans ce bidonville. Or, nous ne sommes pas très disciplinés. Certains s'arrêtent, cadrent, zooment. Chacun remarque quelque chose de super, quelque chose rien que pour soi. Quelque chose, ou plutôt quelqu'un. On se rend tous compte que l'opportunité de regarder la misère dans les yeux, de si près, peut ne jamais plus survenir. Wait! Wait! Just a picture!

Voici la rue Onyx et ses environs. Un labyrinthe de loobans étroits: des ruelles sombres, des trottoirs couverts, des passages, des venelles, des culs-de-sac, des corridors sans issue. Ou avec une issue connue de ses habitants seuls. Ces loobans sont la maison de dizaines de milliers de Philippins, bricolée avec tout ce qui leur tombe sous la main: du bois de récup', de la tôle, du fil de fer, des pierres, des parpaings parfois. Taudis après taudis, étage après étage, les extensions, les combles, les cagibis, tout fusionne, tout se connecte, sans eau courante, sans canalisations et fréquemment sans fenêtres. C'est une rue d'ordures, de fumée noire, de puanteur d'isolants qu'on brûle, de gomme, de cambouis, d'urines et de selles, de décomposition de toute sorte, de poison et de crasse. On entend un karaoké, des litanies mariales, des rires, des cris, des klaxons, des motos, le crissement de freins, le martèlement des junk shops. Ça frémit dans l'air brûlant, ça vibre. C'est un écosystème immense, un organisme puissant, une chaîne alimentaire infinie, une biologie puante et pulsatile: il y a là des gens, des chiens, des chats, des coqs, des rats, des cafards, des puces, des poux, des ténias, des douves, des ascaris et des bacilles de tuberculose. Bien qu'on manque de tout par ici, ces créatures arrivent à se nourrir on ne sait comment. À même les mains

sales, dans les habitations suffocantes, dans les échoppes, près des étals du marché de la viande.

À côté du marché, il y a un terrain de basket, puis une bâche épaisse sous laquelle quelqu'un habite, plus loin, il y a la statue itinérante d'un Christ noir, nous te louons, Seigneur, une figure de Madone noire, un bordel, puis un cercueil blanc, puis un autre, un troisième, plus grand ou plus petit, des cercueils un peu partout. Partout des camions chargés de bouteilles plastique, de cartons; les gens les ont ramassés avant de les apporter au point de rachat, il y a de la ferraille partout, des amas de ferraille, des tonnes. Toc-toc, toc-toc, des marteaux, bien en main, séparent le métal du plastique de vieux appareils ménagers. Il y a des téléviseurs vidés, des radios, des frigidaire, des câbles à n'en plus finir, des boîtes de conserve, des rayons de roues de vélo, des pneus, des banquettes de vieilles voitures en plein milieu de la rue. Des femmes plus ou moins vieilles sont assises dessus, très près les unes des autres, serrées, je crois que nulle part ailleurs sur la planète il y a autant d'arrière-grands-mères au kilomètre carré. Il y a aussi des jeunes, des adolescentes, avec de gros ventres. Partout ces ventres, des enfants partout. Ils courent dans la rue sans aucune surveillance. Qu'ont-ils mangé aujourd'hui? Qu'est-ce qu'ils ont bu? Nus, sales, morveux, égratignés, ulcérés, blessés, ils jouent entre les voitures, entre les motos et les rickshaws. Les chauffeurs conduisent doucement, ils doivent faire attention. Écraser un gamin, Dieu nous en garde, c'est voir aussitôt apparaître toutes ces grands-mères, tous ces pères, ces mères, ces tantes, ces oncles et ces cousins. Ils vont surgir d'on ne sait où. Ils vont punir.

Allez! On continue!

Des dizaines d'enfants autour de nous. Ils crient, ils sautillent. Chacun veut toucher de la peau blanche. La frôler au moins une seconde. Vérifier comment elle est. Chaque enfant veut recevoir un moment d'attention rien que pour lui de la part d'un Blanc, un geste, un regard. Un jeune Allemand prend un petit dans ses bras. Il le câline amicalement et assez longtemps pour qu'un autre jeune Allemand puisse photographier ce geste tendre et chaleureux. Ça aura l'air sincère. Ça sera vraiment bien: il est grand, la peau claire (crème indice 60, comme conseillé), les yeux bleus, il sourit largement

de ses dents blanches et tient l'enfant basané d'un geste sûr, il l'embrasse comme le ferait un père. Le Blanc est élané, fort, important. Le Blanc dicte le contenu de cette photo. Le Blanc partage généreusement sa blancheur. Tandis que l'enfant brun – intimidé, mais également curieux – partage ses poux. Le blond les découvrira demain ou dans quelques jours lorsque, assis entre d'autres Blancs dans son jumbo-jet de la Lufthansa, il boira sa bière dans un verre plastique en étirant difficilement ses jambes en classe éco. Ça sera sa grande découverte géographique ! Son unique expérience philippine véritablement vécue. Une morsure.

Le jeune Allemand repose l'enfant par terre. Il ne sait pas comment le petit s'appelle, il ne l'a pas demandé. Allez ! On continue !

*

Et le Français ? Lui est vraiment excité. Il visitait dernièrement le bidonville de Mumbai (qu'il nomme Bombay, à la britannique), il avait payé lui-même sa visite-pauvreté, le guide était génial, un homo peut-être, qui sait, se demande le Français, c'était un Hindou très européen, il sentait bon, avait les ongles propres, maniait un bon français, il a montré à ce touriste parisien plus d'un coin puant, plus d'un trou sombre. Et ce Français a été déçu, car là-bas, dans les bidonvilles, les gens travaillent ! Ils soudent des bidons d'huile, ils teignent des tissus, ils cousent des pantalons, des ceintures, des portefeuilles, ils cuisent des gâteaux au four, ça leur fait de l'argent. Mais pas ici ! *Magnifique*¹ ! *Un véritable orgasme* ! C'est précisément l'image qui manquait à son album : Rio de Janeiro, Nairobi, Cape Town. *Une seconde* ! Et qu'est-ce qui est marqué ici ? *Air conditionné ? Merde* ! Qui l'aurait cru ? Nous en avons peut-être une dizaine pour plusieurs milliers de personnes, lui dit Edwin N., tentant tant bien que mal de soulager le Français. Et il y arrive presque, mais le touriste se fige, ébahi, parce qu'il remarque un frigo ! Il y en a peut-être une centaine, explique le guide, de vieux machins, la moitié ne fonctionnent pas et tiennent lieu d'armoires. *Pas possible* ! Une télé ! Le Français

1. Les mots en italique sont en français dans le texte.

sursaute, comme ébouillanté. *Pas possible!* On trouve aussi des téléés, probablement une pour tout le looban, et encore, pas partout. Un ventilateur? *Sacrebleu!* Ben oui, un ventilateur! Le guide s'efforce de clarifier autant que faire se peut: quelqu'un l'a peut-être trouvé dans une décharge, l'a réparé et l'a branché sur du courant volé. Regardez ces fils. Ils sont tirés partout parce que nous volons tous. Mais partons d'ici.

Nous montons dans un jeepney. C'est le moyen de transport le moins cher, spécifique aux Philippines. L'avant du véhicule ressemble à un 4 × 4 américain, très coloré d'ordinaire, quant à l'arrière, c'est une plateforme avec toit garnie de bancs en bois étroits disposés en longueur. Si on les tasse bien, une vingtaine de maigrichons peuvent s'asseoir dessus. Il n'y a pas de vitres, tu voyages et tu respirez la pollution de la ville. Un martèlement sourd dégringole de l'autoradio, des loupiotes de fête foraine scintillent au-dessus du chauffeur, des fleurs en plastique pendouillent, des images saintes, des fanions, des écharpes estampillées «Jesus, I trust in you». De l'argent, s'il vous plaît – Edwin N. enlève sa casquette qui passe de main en main. Un supermarché rapide en chemin et nous voilà de retour dans la rue Adriatico. La musique retentit, il y a là un billard, il y a là des demoiselles. Nous nous installons à l'endroit d'où nous sommes partis quelques heures plus tôt, à l'auberge Where2Next: un Français avec un Anglais, un Flamand avec un Wallon, une Russe avec une Polonaise, un Polonais avec un Allemand et un Juif, miraculeusement réunis. Nous découpons du poulet, nous épluchons des légumes et des fruits philippins très sucrés, nous commençons la transmission de notre butin de la journée. La pauvreté vue de près. Mais vue par la vitre. Littéralement et métaphoriquement. La vitre de l'iPad. Pia est déjà sur Facebook, et Buboy aussi, et la main vigilante de la mamie. True Manila! Partage! Commente! J'aime!

On mange du poulet adobo, du riz, un genre de feuilles vertes cuites et, en dessert, une salade de fruits avec une touche de lait concentré. On mange peu, parce qu'avec nos dons, nous voudrions encore financer l'éducation des enfants de l'Onyx. Peu importe qu'à vingt personnes, nous n'ayons pas réussi à réunir plus de quarante euros et que nous ayons déjà mangé pour la moitié. C'est le geste qui compte. La solidarité!

Ils vendent de la bière fraîche à la réception, pas cher, un euro la bouteille, chacun paye pour lui à présent. On a bien mérité d'en boire plusieurs. On parle de promos sur les billets d'avion. *La Thaïlande, c'est génial!*

L'enfant chute de la stèle. La mère le relève, l'embrasse et le cajole. Si la mère est là. La moitié des habitants du cimetière ont moins de douze ans. Et la moitié de ceux-ci sont des orphelins. Ils se poursuivent sur les toits, sautent de l'un à l'autre. Cela provoque beaucoup de vacarme et beaucoup de rires. Mais des pleurs, aussi. Les sépultures en pierre ou en béton sont serrées, on en chute dans des interstices si étroits qu'il est difficile d'atteindre le sol. Et tant mieux, parce que ces catacombes à étages peuvent atteindre quatre mètres. De là, on aperçoit parfaitement les gratte-ciel en verre de Makati (l'une des dix-sept villes du Grand Manille) : des banques et des hôtels.

Là où les tombeaux adhèrent totalement les uns aux autres, les adultes aussi préfèrent passer par le haut. Surtout les femmes enceintes, qui sont ici toujours nombreuses. Elles le font en plein soleil ou sous une lune blafarde. Les dalles des tombes sont vieilles, imprégnées par les pluies, brûlées par le cagnard, friables. En sautant dessus, on peut atterrir dans les os et se briser les os. Il est donc plus sûr de courir sur les toits de tôle. On recouvre fréquemment les sépultures basses par de la tôle ondulée, on les entoure de grilles décoratives que l'on ferme à l'aide d'un cadenas. Mais un cadenas pareil, ça se coupe, et on peut vivre dans cette espèce de tonnelle. On peut

s'y endormir et s'y réveiller chaque jour, comme Angelina par exemple, qui dort sur pas moins de huit personnes :

Heriberto (*1933 †1995)

Ronaldo (*1964 †1988)

Lucila (*1919 †1988)

Apalo (*1911 †2005)

Adela (*1914 †1994)

Cornelia (*1905 †1982)

Remedios (*1922 †1968)

Anna (*1967 †1967).

Angelina n'a connu aucune de ces personnes, elle ne sait rien d'elles et n'a personne à qui poser des questions à leur sujet parce que personne ne leur rend jamais visite. Mais elle songe à elles avec tendresse. Elle aime à penser qu'elles lui sont favorables. Tout comme lui est favorable le neuvième défunt. Celui-ci, elle le garde toujours sous la main, entre le fer à repasser, la petite télé, la radio, la cuisinière, les casseroles et quelques autres fournitures. Le neuvième, c'est son époux bien-aimé, Danilo, un ouvrier en bâtiment, un asthmatique. Il l'a laissée dans cette nécropole assez récemment (*1964 †2011). Il l'a laissée avec quatre enfants et une petite-fille de trois ans.

Assise sur la tombe des huit défunts susnommés, appuyée sur l'urne avec les cendres de son mari, Angelina manie le fil et l'aiguille pour confectionner une chemise blanche à sa fille. Veuve et grand-mère à quarante ans à peine, elle est mince, énergique, vive, elle court sur les tombes avec une légèreté et une agilité rares. Chaque matin, elle se rend de l'autre côté du mur, elle ramasse des bouteilles, des cartons, de la ferraille et des déchets, tout ce qu'on peut vendre dans le point de rachat. Elle habite au cimetière depuis sa naissance, mais où elle est née, ça, elle ne le sait pas. C'est depuis son cimetière qu'elle se rendait à l'école primaire, puis au collège, les deux situés à quelques pas d'ici. Angelina ne connaît pas Manille dans son ensemble, elle n'est jamais sortie hors de la ville. C'est ici que sont morts ses parents, c'est ici qu'ils reposent. Elle avait dix-sept ans quand elle a épousé Danilo. Il voulait la faire emménager dans la maison de ses parents, mais elle l'a convaincu que le cimetière, c'était ultra-confort, le grand air

et la décontraction. Tu ne connaîtras nulle part une liberté pareille, lui a-t-elle dit. Ici, personne ne réclame de l'argent pour quoi que ce soit. Ni pour la maison, ni pour l'électricité. Et personne n'en manque, de courant. Les habitants du sementeryo le puisent gratuitement à partir du pylône voisin. Ils ne payent que pour l'eau potable : un peso le gallon. Pour la toilette et la lessive, ils utilisent l'eau de la pompe. Quand la pompe tombe en panne, quelqu'un organise un pot commun et il n'y a plus le choix : chaque caveau doit donner quelque chose. Parce qu'il faut veiller à l'hygiène. On accroche des rideaux sur la grille, on se débarrasse de ses fringues et ça y est, la salle de bains est prête. Ou la chambre à coucher. Durant un bain ou un rapport sexuel ennuyeux, on peut discuter avec la voisine qui, un tombeau plus loin, se vernit les ongles, prépare une soupe ou lave une culotte.

Les miséreux ! C'est ainsi qu'on surnomme les habitants du sementeryo. Ou les sepultereros. Les fossoyeurs. Les protecteurs des sépulcres.

*

Tandis qu'Angelina nous raconte comment on vit en compagnie des morts, un garçonnet fixe l'objectif de l'appareil photo, quelques caveaux plus loin. Nu, en sandales, il n'a peur de rien. Il s'appelle Rienz Andrew Rayolada. Ses parents discutent avec le photographe. Nous sommes dans leur foyer, mais simultanément, c'est le lieu du repos éternel de Silvera C. Puno. La señora Puno est morte le 8 août 1926, à l'âge de soixante ans, et demeure dans les prières de ses enfants et de son frère.

Nous avons voulu en apprendre davantage sur la défunte, une Philippine au nom espagnol, née cent cinquante ans plus tôt et inhumée ici. Ça aurait été un bon link pour résumer l'histoire des derniers siècles de ce lieu. On verrait le cimetière d'aujourd'hui, le destin d'une femme et les moments clés d'une colonie européenne. Que se passait-il sur ces îles avant l'arrivée des colons ? Qui étaient ses habitants ? Comment vivaient-ils ? À quoi croyaient-ils ? Avec qui nouaient-ils des liens commerciaux ? Qui combattaient-ils ? Mais, au fond, quelle en est l'importance aujourd'hui ? Ce qui importe, c'est ce qui